

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.



F. ED. MELOCHE

Supplément au "CANADA-REVUE"

PUBLIÉ PAR LE
"CANADA-REVUE"
Livraison de Février 1891.

CANADA-REVUE

SUITE DU CANADA ARTISTIQUE

POLITIQUE — LITTÉRATURE — THÉÂTRE — BEAUX-ARTS

VOL. II

FEVRIER, 1891

No. 2

LE 5 MARS

Dans quelques jours à peine, le peuple, réuni dans ses comices, va décider par son vote auquel des deux partis politiques qui se disputent le pouvoir il entend confier ses destinées. Rarement plus qu'aujourd'hui, ce grand acte de la vie publique n'a demandé à être exercé avec plus de sérieux, de conscience et de discernement. Car les questions qui vont être résolues par les élections du 5 mars ont pour l'avenir de notre pays une importance capitale, et doivent exercer la plus sérieuse influence sur ses progrès et sur sa prospérité.

Les Conservateurs qui suivent fidèlement leur vieux chef, sir John A. Macdonald, sont pour le maintien de ce qu'ils appellent la Politique Nationale, c'est-à-dire la protection.

Les Libéraux, eux, guidés par ce Canadien-français, par ce parfait gentleman, par cet homme intègre, par ce patriote dévoué qui a nom Laurier, sont pour la liberté du commerce entre le Canada et les États-Unis, pour la réciprocité illimitée entre les deux pays.

Les électeurs ont donc à se prononcer entre ces deux systèmes.

Selon qu'ils rendront leur verdict, le Canada continuera à subir cette protection, profitable à un si petit nombre d'entre nous, ou bénéficiera de tous les avantages qui résultent d'un commerce libre entre deux pays qui se touchent et qui "sont exactement dans les mêmes conditions économiques."

Avant d'émettre leur vote, les électeurs doivent être bien pénétrés de la gravité de l'heure présente; ils doivent soigneusement étudier les deux systèmes en présence, en peser le pour et le contre, en voir clairement les résultats, ne se décider que si leur conviction est bien formée, et avoir le patriotisme de sacrifier leur intérêt personnel à l'intérêt général.

Les questions qui vont être résolues par le grand verdict du 5 mars sont avant tout et pardessus tout des questions

d'intérêt général, et la fortune de notre pays dépend entièrement de leur solution.

La protection, telle que la comprend et que l'exerce le gouvernement de sir John, a fait ses preuves.

C'est elle qui est la cause de cette émigration sans cesse croissante de nos compatriotes aux États-Unis, où ils se trouvent aujourd'hui plus d'un million; c'est grâce à elle que le consommateur paye fort cher des produits manufacturés de mauvaise qualité et mal faits; c'est elle qui a fait faire des fortunes si considérables à quelques manufacturiers, au détriment de ceux qui sont obligés de s'approvisionner de leurs produits.

Les résultats fâcheux de cette fautive Politique Nationale sont si évidents, que le gouvernement se présente devant le peuple avec un programme de réciprocité limitée à certains de nos produits. Mais c'est là une rouerie cousue de fil blanc, un véritable trompe-l'œil, qui ne prendra que ceux qui veulent se laisser prendre, car tout le monde sait que le gouvernement des États-Unis a formellement déclaré qu'il ne ferait de traité avec le Canada que pour l'établissement d'une réciprocité illimitée. Donc, si sir John garde le pouvoir, la protection restera telle qu'elle est aujourd'hui. C'est un fait dont les électeurs doivent être bien convaincus, à eux de voir s'ils sont satisfaits de cette protection.

La réciprocité illimitée que veut nous donner le parti libéral aura de grands avantages pour notre pays, qui est essentiellement un pays agricole, et dont les produits de l'agriculture ont une valeur bien supérieure à celle des produits industriels.

Mais pour que notre agriculture soit prospère, il lui faut un marché avantageux pour l'écoulement du surplus de ses produits que ne peut absorber la consommation intérieure.

Ce marché, nos agriculteurs l'avaient trouvé jusqu'en octobre dernier aux États-Unis, auxquels ils ont vendu en 1889 pour près de treize millions et demi. Aujourd'hui, par suite du bill McKinley, ce marché nous est presque com-

plètement fermé. Par suite nos agriculteurs vont se trouver dans la gêne d'abord, dans la misère bientôt après, et cette émigration au-delà des lignes que tout le monde déplore va augmenter encore.

Le seul remède à cet état si douloureux, c'est la réouverture du marché américain, et cette réouverture nous ne pourrions l'obtenir qu'avec la réciprocité illimitée; les Américains l'ont formellement déclaré.

Mais il n'y a pas que l'agriculture qui bénéficierait de la réciprocité illimitée, toutes nos autres industries en retireraient également de nombreux avantages. Aussi dirions-nous, comme l'éminent conférencier du Club National :

“ Ouvrons les avenues au commerce, rompons les barrières, laissons les affaires suivre leur cours naturel, soyons de notre temps et de notre continent, remplaçons les utopies par la raison, les rêves par la réalité, secondons les intentions de la Providence, et notre Canada chéri marchera d'un pas ferme et rapide vers ses grandes destinées.”

Les Conservateurs font avec plus ou moins de bonne foi diverses objections à la réciprocité illimitée, elles ne sont pas bien sérieuses, ni de grande valeur. Il faut cependant y répondre, car nul doute ne doit être laissé dans l'esprit de l'électeur.

De ces objections nous prenons d'abord celle sur laquelle les adversaires de la réciprocité illimitée paraissent compter le plus. “ Puisque,” disent-ils, “ nous percevons environ sept millions de douane sur les articles importés des États-Unis, pour les remplacer il faudra recourir à la taxe directe.”

Taxe directe, voilà le grand épouvantail qui doit ramener aux Conservateurs les électeurs affolés.

Et bien, cette objection n'a aucune valeur, et M. Laurier, devenu premier-ministre, n'aurait pas une bien grande difficulté pour remplacer ces sept millions provenant des droits de douane. On économiserait d'abord les frais énormes qu'occasionne la perception de ces droits de douane; on ferait ensuite quelques économies sur les trente-six millions dépensés tous les ans par le gouvernement, et ce qui resterait à trouver pour balancer ces sept millions serait donné par une augmentation de droits de douane sur les produits importés des autres pays.

On dit aussi que la réciprocité nous mènerait fatalement à l'annexion. Pourquoi cela? Serait-ce parce que la réciprocité illimitée augmentera le bien-être de notre peuple et assurera la prospérité publique? Mais un peuple heureux, qui a chez lui l'abondance, dont l'avenir est assuré, ne pense pas à se confondre et à s'annexer à un autre peuple. Il est bien chez lui et il reste, il s'attache à ses institutions, aux lois qui le protègent, au système de gouvernement qui lui permet de jouir en paix de la liberté, de sa religion, de sa langue et de ses lois.

On ajoute que la réciprocité illimitée serait la ruine de nos manufactures, rapidement forcées de fermer leurs portes par suite de l'invasion des produits similaires dont nous inonderaient les Américains.

On n'oublie qu'une chose, c'est que nos manufactures seraient protégées contre les pays autres que les États-Unis, et que par cela elles auraient toujours une supériorité. De plus, cette inondation, venant des États-Unis, ne serait que temporaire, et serait vite arrêtée si nos manufacturiers vou-

lent se mettre à fabriquer avec des procédés aussi nouveaux que ceux employés par leurs rivaux des États-Unis, et se contentaient d'un gain beaucoup moins élevé que celui qu'ils ont la douce habitude de faire sous le régime protecteur.

Dans tous les cas, le consommateur, lui, n'aurait qu'à gagner à ce nouvel état de choses, et se trouverait fort heureux de payer ce qu'il achète à peu près ce que cela vaut, et non pas 40 ou 50 pour cent de plus, comme il le fait aujourd'hui.

Voilà, rapidement exposés, les deux systèmes sur lesquels l'électorat doit se prononcer.

Si nous avons été suffisamment clairs, et si nous avons fait bien comprendre ces deux questions, ceux qui nous liront n'hésiteront pas un instant et voteront pour les candidats de l'honorable M. Laurier.

POÈME RUSSE

UN CHŒUR BRISÉ

I

Muse du Tintamarre, Echos orphéoniques,
Soufflez dans mon tympan vos accords symphoniques;
Orgues, introduisez le puissant ronflement
De vos vastes tuyaux dans mon entendement.
Que le bruit éclatant de cent mille fanfares
Charge l'air de bémols, de dièses, de bécarres.
Nul brocanteur de sons n'en saurait livrer trop,
Fut-il tout récemment bombardé maestro.
J'adore le fracas : la tempête me grise.
Du lecteur délicat si l'oreille se brise,
Tant pis pour lui : je chante un désaccord bruyant
Qu'il faut accompagner d'un accord ennuyant.
Ceci dit, embouchons la guimbarde guerrière,
Et de nos fiers héros retraçons la carrière :
Or d'éc, jadis vivait, au fond du Kamtchatka,
Un seigneur trop pousif pour danser la polka.
Il se croyait du goût pour la grande musique,
Mais c'était une erreur. Nature prosaïque,
Il se plaisait surtout à faire un bon repas,
Et ses amis sentaient qu'il ne s'en privait pas.
Trois cents livres de chair et d'esprit trois cents tonnes,
Car il était très lourd, chez les Muses Santones
L'avaient fait accepter : c'était un érudit
Et devant son savoir on restait interdit.

II

Chez ses concitoyens, une secte nouvelle
Se réclamait pour chef. L'absence de cerveau
Était indispensable aux nouveaux convertis.
Types dégénérés d'esclaves abrutis,
Ces idiots formaient une petite église
Jalouse de singer les doges de Venise.
Mais leur parcimonie avait réduit à six
L'effectif permanent du grand Conseil des Dix.

Les profanes pouvaient entrer dans le Cénacle,
 Mais n'y devaient rien faire : aussitôt que l'Oracle
 Avait pythonisé par l'organe du chef,
 On voyait se courber aux pieds d'Ivantenef,
 (C'était le nom du grand seigneur aux vastes formes),
 Toute la multitude aux profils multiformes,
 Que c'en était vraiment comme un bouquet de fleurs.
 Ivantenef, la vue au ciel, les yeux en pleurs,
 Étendait sur eux tous sa dextre magistrale
 Et bénissait en bloc, sans user d'eau lustrale :
 Ses larmes suffisaient. Ce pontife, dit-on,
 Prisait moins le *Credo* que le tour du bâton.
 Pope russe ou rabbin, fakir, bonze ou brahmane,
 C'était un mammifère omnivore et bimané,
 Toujours prêt à donner, du jour au lendemain,
 A ses administrés quelque bon coup de main.

III

Un jour, il remarqua, parmi son entourage,
 Un jeune homme nerveux qui jouait avec rage
 De tous les instruments : il en jouait très mal.
 Ivantenef saisit le féroce animal :
 Il sut l'appivoiser de si belle manière
 Qu'il en fit un poseur d'espèce chicanière ;
 Il l'envoya d'abord au Monomatap.
 Apprendre à turluter pour le Grand Céra.
 L'espiègle turluta sur la plage lointaine
 Si bien qu'il rapporta de prix une centaine :
 C'était autant de pris sur l'ennemi commun.
 Il ne s'en cacha pas, jugeant plus opportun
 D'étaler bruyamment sa gloire et sa médaille.
 Il exerça des chœurs, fit chanter la marmaille,
 Et, puissant protecteur de plus d'une diva,
 Porta de rudes coups au grand art qui s'en va.
 Il admirait Wagner : c'était là sa manie,
 Car il avait si bien étudié l'harmonie
 Qu'il ne pouvait souffrir un accord absolu.
 Aussi, lorsqu'il revint, hirsute, chevelu,
 Fut-il fêté, choyé, par la gent mélomane ;
 Et, comme il fréquentait la mosquée ottomane
 Et l'église au besoin, d'Alger à Tombouctou,
 Il sut trouver des chœurs à malmenier partout.

IV

Le pope Ivantenef avait pour pénitente
 Une femme du monde, accorte et pas méchante,
 Qui souhaitait du bien au docte voyageur.
 Elle entonna d'abord, sur le mode majeur,
 Un hymne solennel en l'honneur du grand homme.
 Et, comme Ivantenef l'aimait beaucoup en somme,
 Il promit d'employer le fier Fanfarowski
 Qu'on avait surnommé le Poniatowski
 De la musique étrange, obscure, orientale.
 Notre belle dévote, Euterpe Kamtchadale,
 Se pâma bel et bien de joie et de plaisir
 En atteignant le but de son plus cher désir.
 Or, le conseil des Six, implacable et terrible,
 En ce temps-là pour chef avait un monstre horrible,

Un certain rebouteur, assassin breveté,
 Qui lançait ses clients en pleine éternité
 En beaucoup moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire :
 Ceux qu'il ne tuait pas, il savait les proscrire,
 Dès qu'il devait caser un heureux favori
 Sur le destin duquel Euterpe avait souri.

V

Ivantenef avait une immense épINETTE
 Construite pour lui seul à grands coups d'herminette.
 On tapait là-dessus : cela faisait du bruit
 Et les chantres gueulaient, le tout à prix réduit.
 Un vétéran, colosse à la puissante échine,
 De ses pieds, de ses mains, manœuvrait la machine.
 Pour lui substituer un jeune homme muet,
 Il fallut dégommer celui qui remuait
 Des chœurs tonitruants les voix stentoriennes,
 Dirigeant contre-point, notes grégoriennes
 Et tout le tremblement.

“ Un chœur peu populaire.

Entonnera demain : *Vu te faire lanlaine !* ”
 Nadaud protestera ; mais tant pis pour Nadaud :
 Ne faut-il pas d'abord plaire au Maître Bedeau ?
 Les chantres aujourd'hui pour cela sont en grève
 Et ma conclusion, chers lecteurs, sera brève :
 Depuis ces sombres jours, l'ombre d'un chimpanzé
 Promène au Kamchatka l'ombre d'un chœur brisé.

JUVÉNALOVITCH

Louis Cyr, l'homme fort par excellence, a été l'objet
 d'une réception enthousiaste à Montréal, ce qui prouve
 que les muscles ont du bon.

Nos remerciements à qui de droit pour un exemplaire
 d'une magnifique brochure ayant pour titre : “ Souvenirs
 de la visite de Mgr. le comte de Paris, à Montréal.” Cette
 brochure sort des ateliers de notre confrère *l'Étendard* et
 lui fait honneur.

Sarah Bernhardt a débüté à New-York dans la *Tosca*.
 Son succès a été colossal et pendant plusieurs soirées la
 salle était comble. En entendant la *Tosca* par la troupe
 française, les New-Yorkais se sont aperçus qu'on leur
 avait servi, comme d'habitude, une horrible parodie de la
 pièce de Sardou, sous prétexte d'adaptation.

La *Gazette des Campagnes*, publication hebdomadaire
 annonce qu'elle cesse de paraître. La *Gazette* doit ce
 résultat à l'empressement que ses abonnés apportent à ne
 pas payer. C'est dur, après 27 ans de publication, de suc-
 comber, après avoir combattu, comme la *Gazette* l'a tou-
 jours fait, à sauvegarder les intérêts de la classe agricole
 qu'elle représentait.

BIOGRAPHIES

F. ED. MÉLOCHE

Quand on parcourt la vie des peintres — et des artistes en général — on voit combien la plupart d'entre eux ont eu à déployer d'énergie, à supporter de tribulations, à lutter corps à corps avec les nécessités les plus impérieuses de la vie, avant de pouvoir se livrer tout entier à l'art qui les appelle et qui les veut pour serviteurs.

Mais la vocation, plus forte que la souffrance, que les déboires, que les humiliations, que parfois même la misère, soutient toujours le véritable artiste auquel elle fait entrevoir comme une compensation bien supérieure à ce qu'il a souffert, la faculté créatrice : la création, ce don divin.

Et ne semble-t-il pas juste que ces élus auxquels Dieu a départi des aspirations et des facultés exceptionnelles qui font leurs noms immortels, et qui les rendent l'honneur et la gloire de leur patrie, soient soumis, à leur début, à la souffrance et à la lutte ?

Leur lot est assez beau. Ne les plaignons pas ; évions-les plutôt, car ils sont de beaucoup les mieux partagés.

M. F. Ed. Meloche a eu, lui aussi, des commencements bien pénibles et bien durs ; mais sa vocation était de celles que rien n'abat ; il a souffert, il a énergiquement lutté, et aujourd'hui il est arrivé.

Descendant d'une ancienne famille française établie en Canada il y a deux siècles, M. Meloche est né à Montréal. Il a fait un cours d'études de sept ans ; la plus grande partie chez les Pères Jésuites. Mais plus il avançait en âge, plus l'art l'attirait, plus sa vocation devenait absolue, aussi n'aspirait-il qu'au moment de quitter le collège pour se livrer à sa grande passion : la peinture.

Ce jour arrive enfin, apportant à M. Meloche une des plus grandes douleurs de sa vie. Par suite d'une longue maladie de son père, sa famille, jusqu'alors dans l'aisance, était tombée dans la gêne, et ce jeune homme, presque encore un enfant, devait subvenir à ses besoins et, en partie, à ceux des siens.

Adieu les rêves d'avenir, adieu la séduisante carrière d'artiste, adieu l'art et ses splendeurs, il fallait prendre une position quelconque pour gagner le salaire journalier.

M. Meloche, malgré de cruels déchirements, allait se décider à ce dernier parti, quand un cœur généreux, un grand artiste, M. Nap. Bourassa, lui offrit de le prendre dans son atelier et de lui apprendre gratuitement les secrets de son art.

Tout heureux de cette bonne fortune, M. Meloche accepta cette offre généreuse, et entra dans l'atelier du maître. On le voit alors en dehors des heures d'études, se livrer aux industries les plus diverses afin de gagner quelque argent pour sa famille.

Il fait des dessins de broderies pour manteaux de femmes, qui lui sont payés 25 cents ; il fait des portraits, grandeur nature, en couleur et encadrés, pour cinq piastres ; il ne refuse rien.

Un jour une mère, ornée de ses trois enfants, vient faire tirer son portrait, elle débat le prix, et marchande le malheureux artiste avec une âpre révoltante ; elle consent

enfin à payer sept piastres pour la reproduction de ses traits et de ceux de ses trois petits. "Sept piastres, dit-elle, c'est bien payé pour quatre têtes ; ce n'est toujours qu'un cadre."

Du coup, Meloche renonce à ces cadres si peu lucratifs. Il se fait marchand de journaux dans un petit magasin loué rue Ste. Catherine. On le voit alors, dès la sortie de son atelier, courir les imprimeries pour y prendre les journaux un peu avant les autres vendeurs, et, en regagnant son magasin, bien des fois il est arrêté par des camarades de collège qui lui achètent un journal.

Meloche n'est pas humilié par ces rencontres, car le but qui le fait agir est noble et saint pardessus tout ; il n'est pas découragé non plus, car son maître a de son talent la meilleure opinion, et lui prédit que, malgré tout, il arrivera et se fera un nom.

Et cette prédiction ne tarde pas à se réaliser. Dès sa sortie de l'atelier, après six ans de fortes études, un prêtre intelligent et connaisseur, M. le curé Rémillard, confie au jeune artiste la décoration de son église de St. Polycarpe.

C'était en 1881 ; M. Meloche n'avait encore que 22 ans.

Il réussit si bien dans cette première œuvre, que peu de temps après, M. Rémillard, devenu curé de Rigaud, s'empressa de lui donner la décoration de cette église.

Depuis lors, que de vieux temples M. Meloche a décorés : St. Jacques de l'Abéigon, St. Jean Baptiste de Rouville, l'église de la Congrégation du haut Québec, etc. Partout et toujours l'habile peintre a su conserver à ces vieux sanctuaires leur cachet et leur style primitifs et malgré les voûtes écrasées, les galeries et les angles capricieux de ces antiques édifices, en tirer un effet remarquable.

Aussi de tous les artistes canadiens, est-ce celui qui est appelé le plus souvent et qui a décoré le plus d'églises. N. D. de Bonsecours à Montréal ; Ste Marie de la Beauce, St. Jean, P. Q. ; St. Albans, E. U. ; Tignish, I. P. E. ; la cathédrale de l'embroke, restaurées et décorées par M. Meloche, ont un caractère de simplicité, de calme, de recueillement qui sont les qualités maîtresses de la peinture religieuse.

Le talent de cet artiste a été reconnu d'une manière très flatteuse d'abord dans trois concours : un pour l'église de Ste Cunégonde, les autres pour deux églises de Québec. M. E. Taché, une autorité en la matière, qui présidait les concours de Québec, déclarait les plans de M. Meloche bien supérieurs aux autres.

Puis quand M. Bourassa voulut compléter son œuvre en décorant le dôme de N. D. de Lourdes, ce fut à M. Meloche qu'il confia la direction de ces importants travaux.

Jusqu'ici l'œuvre maîtresse de cet artiste est la grande frise de l'église de St. Vincent de Paul, de notre ville.

Les lecteurs de cette revue ont eu la description de cette page remarquable. Ainsi ils pu apprécier tout le talent qu'il a fallu pour produire cette superbe procession de plus de cent personnages ; nous ne reviendrons pas sur cette description.

A tous les dons que M. Meloche possède comme peintre et exécutant, il joint les qualités bien précieuses et bien rares de parfait éducateur. Il fait un excellent professeur, ce qui est plus difficile qu'on ne le suppose généralement.

Il y a 5 ans, le Conseil des Arts et Manufactures de notre province, ayant établi un cours de peinture décorative dans notre ville, en confia l'organisation et la direction à M. Meloche. Ce cours a donné de si excellents résultats, que des cours semblables ont été fondés dans d'autres localités suivant la méthode du professeur de Montréal. Les expositions annuelles faites par les élèves de M. Meloche, tout en prouvant l'excellence de sa méthode, ont mis le professeur hors de pair. On s'apercevra bientôt des progrès des élèves de sa classe de peinture décorative et des résultats auxquels ils sont parvenus, quand on verra les décorations que, sous la direction de leur maître, ils ont exécuté dans la vieille église de la rue St. Gabriel. Cette œuvre aura, nous n'en doutons pas, des conséquences heureuses pour l'art, car elle fera comprendre le bien que M. Meloche pourrait faire à ses élèves, et par suite au pays tout entier, s'il avait à sa disposition des moyens plus en rapport avec l'importance du but qu'il poursuit.

Comme on le voit par ce qui précède, M. Meloche est un vaillant, un piocheur acharné, un artiste tout entier à son art. Seul, et sans aide, il a fait jusqu'ici sa trouée, cherchant toujours le mieux, allant en France et en Italie pour se familiariser avec les chefs-d'œuvre.

Dans ces voyages, il a amassé des matériaux considérables dont il veut faire bénéficier son pays. Qu'on lui confie donc quelque grand édifice public, soit le Parlement de Québec, soit le Palais de Justice de notre ville, et sur les murs de ces édifices, il pourra déployer son talent et laisser courir son inspiration.

M. Meloche est encore un jeune homme; il fait des progrès tous les jours et est loin d'avoir donné toute sa mesure.

Facilitons-lui son œuvre, ne donnons pas tout à des artistes étrangers sans rien garder pour des enfants du pays, et nous aurons en cet artiste un homme dont l'avenir s'enorgueillira, et qu'on citera peut-être un jour comme le Paul Baudry ou le Puvis de Chavannes du Canada.

P. DUPUY.

CAUSERIES SCIENTIFIQUES

N'ÉPOUSSETEZ PAS, ESSUYEZ

C'est une ancienne habitude, invétérée parmi les ménagères, que de faire épousseter leurs appartements. Les voyez-vous le matin? on tape les fauteuils à coups de baguettes; on fait sortir la poussière en plein appartement; on promène le plumeau sur les meubles, sur l'étagère, sur les tentures, sur les murailles. On irait jusqu'au plafond si on pouvait l'atteindre; et on y va quelquefois, avec l'aide de l'escabeau. Eh bien, non, n'époussetez pas.

Pourquoi?

D'abord, parce qu'épousseter, c'est perdre son temps. Vous déplacez la poussière, vous la chassez d'un meuble dans l'air: elle va s'y promener pendant une heure environ, puis elle retombe tranquillement quand vous avez le dos tourné. Épousseter, c'est recommencer l'œuvre de Pénélope.

Ce n'est pas tout; je laisserais les ménagères s'amuser avec leurs plumeaux, ce qui n'aurait au fond aucun inconvénient bien grave. Mais... il y a plus ensuite: il y a danger réel à épousseter. La démonstration est facile à donner.

Il n'est plus permis de douter maintenant que l'atmosphère ne tienne en suspension des germes morbides, germes de toute nature, qui n'attendent qu'un terrain favorable pour se développer. Au moment des épidémies, il a pu se glisser chez vous quelques miasmes dangereux sur le haut du bahut, sur la planche de l'armoire, sur le mur de la chambre.

Certains physiologistes affirment que l'on peut à volonté donner la fièvre intermittente aux incrédules en déposant sur la fenêtre de leur chambre à coucher quelques petits champignons microscopiques. Je ne dirai pas le nom ni l'origine de la moisissure, pour éviter que quelque âme charitable n'exécute l'expérience aux dépens de mes prochains. Les spores du végétal s'en vont à travers l'air, pénètrent dans l'économie, et la maladie se développe. Pour la variole, il est plus que probable que le germe court dans l'atmosphère; pour le choléra, pour la fièvre typhoïde, on accuse l'eau et l'air, qui serviraient de véhicule aux germes du mal. Or, ces germes, quels qu'ils soient, se mêlent aux poussières, et s'en vont échouer à tout hasard dans la rue, dans la maison, etc.

Que fait-on en époussetant? Les germes dangereux étaient tranquillement dans un coin. Vous allez naïvement les chercher, et, sous prétexte de propreté, les faire voltiger au milieu du salon, à portée de votre bouche et de vos organes respiratoires. Il n'en faut pas davantage pour qu'au milieu des poussières qui tourbillonnent à côté de vous le germe assassin pénètre dans votre organisme. Et il aura suffi d'un coup de plumeau ignorant pour vous tuer, vous et votre voisin. Il y a des cas où j'aimerais mieux rencontrer le canon d'un revolver que la poussière épidémique. Un danger qu'on voit est à moitié écarté. On ne voit pas le germe: il entre et vous empoisonne sans crier gare.

Il n'existe pas de petites précautions en hygiène. N'époussetez pas.

A quoi bon créer autour de soi, par routine, une atmosphère douteuse?

Admettons même que vous ayez de la chance et qu'aucun germe dangereux n'ait pénétré chez vous depuis que la maison est construite, et que plusieurs générations ont projeté leurs miasmes entre ses quatre murailles. Enlevez l'idée de germe morbide, et ne voyez plus devant vous que la poussière inorganique, c'est-à-dire impropre à s'accroître et à vivre à vos dépens. Certes, le danger aura disparu, mais la salubrité de votre atmosphère sera encore atteinte.

Ce que demande le poumon, c'est de l'air, et point des pavés microscopiques. Plus un air est chargé de poussière, et moins il est propre à la fonction capitale de la respiration; de l'air ainsi souillé, c'est de l'eau pleine de boue. L'eau sale ne vaut pas mieux pour nous que l'eau croupie. En outre, la place qu'occupe la poussière n'est pas prise naturellement par l'oxygène, l'élément indispensable; aussi, à volume égal, nous sommes absolument volés quand nous respirons de l'air chargé de poussière. A chaque inspiration, nous n'avons pas notre compte.

Aussi, l'air chargé de matériaux de toute nature est moins actif, et, quand on le respire continuellement, on finit par s'en trouver fort mal. L'anémie arrive avec son cortège de troubles fonctionnels. Cette maladie bien connue, la *malaria urbana*, la cachexie urbaine, tire son origine de l'air inactif que respire l'habitant de la ville au fond de ces cages appelées des maisons. Pas de lumière, pas d'air. Comment voulez-vous que nous nous tirions d'affaire?

Voyez donc un peu ce que le plumeau fait dans chaque appartement depuis le rez-de-chaussée jusqu'au cinquième, dans chaque rue, dans chaque quartier. Tenez, le matin, dès huit heures, quittez la campagne et traversez la ville, surtout les quartiers populeux, à l'heure où l'on fait le ménage, ouvrez bien vos narines, et dites-moi si l'air que vous venez de quitter et l'air des rues est le même. Quelle différence ! Vous passez au fond d'un fleuve aérien dont on a remué à plaisir les boues et les vases du fond.

Faraday, quand il s'occupait de purifier l'atmosphère de la Chambre des Communes, fit à Royal Institution une expérience convaincante.

On ne voit la poussière d'une pièce que lorsque filtre dans la pénombre un rayon lumineux. C'est alors une myriade de petits corps qui étincellent, une danse échelonnée de facettes miroitantes. Le rayon de soleil parti, on n'aperçoit plus rien. Laisse-t-on même une feuille de papier blanc sur une table, elle ne se salit guère en vingt-quatre heures. Aussi pourrait-on en déduire que la boue de l'air est insignifiante.

Eh bien, faites comme Faraday. A l'extrémité d'une des salles de Royal Institution, il déposa une assiette vide ; à l'autre une assiette pleine d'eau. Au bout de la journée, il examina les deux assiettes. L'assiette vide paraissait intacte ; dans la seconde, on voyait une boue noire. C'était de la boue atmosphérique.

L'eau crée, en effet, un courant de vapeur ascendante qui humecte les poussières, les alourdit et les fait tomber.

C'est pour cette raison qu'au-dessus des fleuves l'air est presque entièrement dépourvue de poussière.

On peut ainsi recueillir des échantillons de la boue que nous introduisons journellement dans nos organes.

A Paris, sur un espace de 50,000 mètres carrés, comme la surface du Champ-de-Mars, on en peut recueillir de 10 kilogrammes à 12 kilogrammes en quatre heures.

Ces poussières irritent nos organes, les salissent, et exercent une influence nuisible sur l'hématose.

La valeur hygiénique de l'air des montagnes tient en grande partie à sa pureté. L'air des sommets renferme à peine des traces de poussière et des germes ; d'où son activité et son rôle vivifiant sur l'organisme.

Nous avons déjà normalement bien assez de poussière dans l'air, au sein des villes, sans aller encore secouer comme à plaisir tous les infiniment petits, accumulés dans la journée, sur nos meubles.

Le papier de tenture peut lui-même fournir des poussières toxiques que le plumeau va détacher avec une satisfaction marquée.

Jolie routine !

N'époussetez plus. Essayez avec un linge, car enfin il faut bien se débarrasser des sédiments atmosphériques. Mais essayez doucement, avec précaution, pour éviter de perdre votre poussière en chemin. Si c'est possible, jetez de l'eau sur le plancher. L'eau attire à elle la poussière. Si ce n'est pas possible, usez très largement des vaporisations d'eau, ou de ces petits appareils nouveaux qui permettent de pulvériser le liquide avec des parfums toniques et de le repandre dans l'air. La poussière tombera peu à peu et le balai fera le reste.

Enfin, ouvrez la pièce aux rayons du soleil. Que la lumière fouille les coins et dore le mur. La lumière facilite la combustion des organismes en suspension dans l'air, et nous en débarrasse. De l'air ensoleillé gagne en qualité.

Ces préceptes ne sont pas si futiles qu'ils en ont l'air. Si j'ai insisté, c'est que j'en connais toute la valeur, et je me suis aperçu qu'on n'avait aucune notion de leur importance. Bien souvent la maladie est venue inopinément. On en cherchait bien loin l'origine ; qui donc avait ouvert la porte au mal ? Eh ! pourquoi chercher ! on avait ouïlé le petit germe-assassin qui se cache soumoisement dans

quelque coin de la chambre et qui attend son heure pour exécuter son crime.

Il peut être partout, encore une fois, au plafond comme sous le lit.

Prenez-y garde !

N'époussetez pas, essuyez.

HENRI DE PARVILLE.

QUATUOR

Rien n'est plus imposant que de voir quatre musiciens devant leurs pupitres.

Ce sont quatre ouvriers qui exécutent un travail plein d'intérêt. Ils ont le contentement et l'orgueil naïf des charpentiers qui montrent le chef-d'œuvre.

On cause encore à petit bruit dans la salle, que l'introduction fait entendre ses premiers accords : cela sert de débrouillement aux idées du compositeur, cela chauffe les musiciens. La grande clarté n'est pas encore nécessaire ; il ne faut pas effrayer les yeux avec le soleil de midi. Déjà la foule écoute.

Les quatre instruments sont en plein quatuor ; ils trottent pour ne pas se fatiguer d'abord.

Il me semble que quatre voyageurs se sont rencontrés à l'auberge, le soir à souper ; ils se lèvent de bon matin, boivent un petit coup avant de marcher gaiement dans la plaine.

Le ciel est bleu, et il souffle un vent frais.

La conversation s'anime. Le violon raconte quelque bonne plaisanterie à son ami le second violon ; l'alto l'a entendue et la redit au violoncelle, qui, en brave bourgeois, se la répète avec gravité pour la retenir et en faire jouir sa famille.

Par moments, les quatre voyageurs parlent ensemble ; mais les deux violons, plus alertes, marchent en avant, se font des confidences, et laissent par derrière l'alto et la basse, qui ne restent pas sans bavarder.

De temps en temps on se repose pour mieux marcher. Ne croyez pas que la conversation va tomber. Une exclamation part d'un côté, c'est l'alto ; une interrogation part de l'autre, c'est le violon. Et un cordial entrain règne parmi les quatre compagnons, qui se disent les choses les plus gais du monde.

Mais le rire qui dure trop devient malséant.

Le violon fait tête à ses plaisanteries en racontant une histoire un peu mélancolique. L'honnête alto comprend bien l'histoire, car il en a été témoin, et il ajoute même plus d'un détail que ne connaissait pas le violon.

Il faut voir les sympathies du violoncelle pour ce récit ; il pousse des exclamations qui ne sont pas variées, mais qui sont belles, parce qu'elles sont sincères. "Ah ! Dieu ! répète-t-il à tout instant, ah ! vraiment !"

L'histoire est si bien contée que tous quatre s'attendrissent sur un événement si touchant.

Tout d'un coup les voyageurs aperçoivent un village dans le lointain ; ils oublient les gais propos, la mélancolie, la fatigue du chemin, la rencontre de la veille, pour se donner une poignée de main.

La route est finie, les quatre amis se séparent.

CHAMFFLEURY.

Dans un comté près de Montréal, un candidat est devant ses électeurs et s'efforce de leur prouver combien il a travaillé pendant le dernier parlement.

"Oui, messieurs, j'ai bien rempli mon mandat ; j'ai adressé plus de cent questions aux ministres."

"Faut-il, s'écrie un brave habitant, que vous soyez assez ignorant pour faire tant de questions."

Ahurlissement du candidat, qui ne trouve rien de mieux à faire que de disparaître.

CANADA-REVUE

REVUE MENSUELLE

dévouée à la politique, à la littérature, aux beaux-arts,
et à l'éducation.

PRIX DE L'ABONNEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

312 RUE CRAIG, MONTREAL,

Téléphone Bell 6826.

BOITE 324 B. P.

A. FILIATREULT,

EDITEUR.

M. E. Darnault de Roz-Maria est notre agent autorisé à placer le CANADA-REVUE et à percevoir les abonnements.

Patti a chanté la semaine dernière à Nice dans "Lucie." Elle est en excellente santé.

De l'avis d'un journal de New-York, "Cléopâtre" a fait four. Cette publication, spécialement dévouée au théâtre, dit que Sardou et Moreau ont mal adapté l'œuvre de Shakespeare.

POESIE

Four l'album de mon amie R... F...

Ainsi qu'une immortelle abritant sa beauté
Derrière un buisson d'aubépine,
Notre tendresse, enfant, naquit un jour d'été,
Par la permission divine,

A l'ombre des vieux murs d'un modeste couvent.
En fat-elle plus parfumée ?
Je le crois, et le fait me paraît évident :
Ma vie en est tout embaumée !

L'asile qui la vit naître et s'épanouir
A, dans ce gouffre où tout succombe,
Emporté bien des fleurs sur le point de s'ouvrir :
L'amitié croit près de la tombe.

Rachel, un jour viendra, quand nous aurons vieilli,
Où, sur nos fronts couverts de neige,
Les rayons du printemps, hélas ! auront pâli.
Alors, par un doux privilège,

Que l'immortelle fleur de nos affections,
Sans crainte des fortes gelées,
S'élève, fraîche encor, sur nos illusions
En ruines amoncelées !

MARIE FEAUQUE.

L'ASSOMPTION, 9 octobre 1896.

SOUSCRIPTION LAVALLÉE.

Un devoir pressant nous incombe aujourd'hui : c'est celui de faire appel à la générosité de tous, et à celle des Canadiens en particulier, au profit du fils de notre grand et regretté artiste que nous pleurons encore tous, feu Calixa Lavallée.

Nous avons d'abord songé à donner un concert, la date même en était fixée; mais voyant les élections générales arriver, nous nous sommes dit qu'avec un concert, quelque beau et attrayant qu'il pût être, nous courrions le risque de faire peu de chose. Nous avons donc décidé de faire une souscription, et dans ce but plusieurs personnes amies de Lavallée se sont chargées de listes au bas desquelles nous avons l'espoir de voir des milliers de noms.

Il s'agit en ce moment de pourvoir à l'éducation de son fils, bel enfant de onze ans, doué de grands talents, et destiné, le hasard aidant, à devenir marquant. Les plus cruelles angoisses qu'endurait ce pauvre Lavallée peu de jours avant sa mort étaient, disait-il, de voir sa femme bien-aimée et son enfant adoré sans ressources : cela lui brisait le cœur et lui faisait verser des larmes brûlantes. M. Léon Derome, son protecteur et son ami le plus constant, était à son chevet, et il a pu recevoir les épanchements et les confidences du mourant. "Oh ! s'écriait ce pauvre Lavallée ! Que vont devenir ma femme et mon enfant ! Y aura-t-il quelqu'un d'assez bon et généreux pour penser à eux ?"

C'est donc à nous, ses compatriotes, de répondre d'une manière tangible à cette interrogation, et empressons-nous, chacun dans la mesure de ses forces, de contribuer. C'est en quelque sorte un devoir national que nous avons à remplir, et en nous montrant généreux aujourd'hui envers sa famille, et son fils en particulier, nous réparerons les torts que notre apathie a causés au grand artiste lorsqu'il était au milieu de nous. C'est notre indifférence à tous, plus ou moins, qui l'a obligé de s'expatrier et de mourir éloigné de son pays. Quelles ont dû être poignantes toutes ses douleurs lorsqu'il vit le dernier moment approcher ! Tout semblait conspirer pour lui faire regretter la vie, car il était vivement préoccupé de sa famille d'abord, et ensuite de beaucoup de musique dont la composition restait inachevée. Ce sera autant d'inspirations étouffées et de soupirs exhalés à demi.

Or, Canadiens et Canadiennes, en face d'une telle situation, il est impossible de rester sourds à notre appel, et nous espérons que vous allez souscrire généreusement. Donnez, oui donnez, *gratis pro Deo* !

Le CANADA-REVUE a ouvert une liste de souscription dans toute la province de Québec. L'hon. M. Mercier a bien voulu mettre son nom en tête de la liste, et a fourni la somme de \$10; M. Louis Fréchette contribue \$5; le CANADA REVUE \$5. Les personnes qui demeurent à la campagne sont priées d'envoyer leur obole au directeur du CANADA-REVUE, Boîte 324, Montréal. Le comité est composé de MM. Charles Labelle, président; Léon Derome, trésorier; et A. Filiatreault, secrétaire.

LE COMITÉ.

POUR LES DAMES

L'ART A LA MAISON

XI

Nous en étions, n'est-ce pas, Mesdames, si je ne me trompe, à l'ameublement de la salle à manger.

Nous parlions des sièges.

Une mode anglaise bien absurde, suivant moi, et dont nous avons hérité par la force des choses, c'est d'avoir à chaque bout de la table un fauteuil, destiné, respectivement, au maître et à la maîtresse de la maison, tandis qu'à droite et à gauche sont rangées des chaises de forme ordinaire.

Je ne trouve aucun inconvénient à cela, quand on est en petit comité.

Que le père et la mère aient à table des sièges spéciaux, cela ne peut qu'impressionner salutairement les enfants, en développant chez eux, à l'aide de ces attributs de dignité extérieurs, les sentiments de respect qu'ils doivent avoir pour les chefs de la famille.

Ces distinctions peuvent constituer autant d'insignes de l'autorité paternelle.

Mais si vous avez des invités à votre table ; si vous recevez un personnage de distinction, par exemple, allez-vous donner à celui-ci une chaise ordinaire à votre droite, tandis que vous vous prélasserez dans un fauteuil présidentiel, soit au bout, soit au centre de la table ?

C'est pourtant ce qui se fait presque partout.

Eh bien, qu'on en pense ce qu'on voudra, je le dis sans hésitation, cela jure contre le bon sens.

Et j'en conclus qu'il vaut mieux que tous les sièges d'une salle à manger aient la même forme, c'est-à-dire celle des chaises ordinaires.

Si l'on tient aux fauteuils pour le père et la mère — et encore pour celle-ci ne faut-il qu'un demi-fauteuil à cause des vêtements — qu'on donne ces sièges de distinction aux principaux invités, quand il y en aura.

En tout cas, pour passer à un autre ordre d'idées, chaises ou fauteuils doivent être du même bois et dans le même style que le buffet, le dressoir, la table centrale et la table à desservir.

Ce style doit être simple plutôt que trop ouvragé.

S'il y a un motif quelconque de sculpture, que ce soit du très bas relief ou de la gravure. La ronde bosse est toujours dangereuse pour les robes, qui peuvent s'y accrocher et se déchirer.

C'est un point auquel il est bon de penser, surtout quand la pièce est étroite, — un défaut que l'on n'évite pas assez dans la construction de nos maisons modernes.

Avec cela qu'on n'aime guère à se heurter les épaules sur des saillies trop pointues, fussent-elles des boutons de rose fouillés dans le bois le plus précieux.

De plus, que les sièges soient larges et solides ; que le dossier en soit élevé et rembourré, en tout ou en partie ; il faut du confort à table.

Je le répète, l'ameublement d'une salle à manger doit être simple de dessin et sans surcharge d'ornements, ce qui n'exclut aucunement l'élégance.

Ne savoir apprécier la valeur d'un meuble que par la forme de travail qu'il a dû coûter est un tort.

Un meuble en palissandre ou en ébène, garni de sculptures grossières et de mauvais goût, eût-il coûté la vie d'un homme, ne vaudra jamais un meuble sobre de détails, pur de forme et d'un travail délicat, fût-il en simple érable ou merisier.

Une autre remarque en passant :

On étale en général trop de choses dans les salles à manger.

Le dressoir et le buffet ne doivent pas rester dégarnis, sans doute.

Aussi y met-on d'ordinaire les cristaux de luxe, les coupes à fruit, les bols à punch, les compotiers du service à dessert, les surtouts et autres grandes pièces d'orfèvrerie de table, qu'on suppose ne pas trouver place ni dans les tiroirs ni sur les tablettes intérieures.

Ils servent là d'ornement, tout en ayant l'air de s'y trouver par nécessité, et non pour le seul plaisir de l'œil.

C'est la combinaison toute naturelle de l'utile et de l'agréable, et idéal de l'art dans son expression la plus noble et la plus vraie.

J'arrive à l'appareil lumineux.

Que vous fassiez usage du gaz ou de l'huile, que vous vous éclairiez à la bougie ou à l'électricité, votre lustre ou votre suspension doit être un article de choix ; c'est là de ces choses qui ne supportent point la médiocrité.

Quel que soit le modèle ou le matériel choisi — le cuivre rosé est aujourd'hui très à la mode — cet accessoire du mobilier doit réunir le style, l'élégance et le fini du travail.

Rien ne dépense autant une table de salle à manger qu'une suspension maigre et commune.

La cheminée portera, de son côté, des candélabres ou des flambeaux à plusieurs branches, autant que possible de même métal que le lustre, et qui devront être placés à chaque bout de la table, le jour des dîners priés.

Entre ces deux flambeaux, devant la glace de la cheminée, une jolie pendule fait toujours un excellent effet.

L'ornementation des murs ne doit pas être négligée non plus.

La salle à manger étant une salle de réception, son apparence doit être aussi soignée que celle du salon.

Et pourquoi pas ?

Mettez-y de jolies peintures, des gravures de choix ; surtout des paysages et des sujets de nature morte bien traités et de bon goût.

Pas plus de pacotille là qu'ailleurs.

Les portraits de famille ne sont pas exclus.

Sur la table desservie, une belle vasque ou un beau vase cache-pot avec quelque jolie plante exotique, au centre d'un tapis sans reproche, dont la couleur doit s'harmoniser avec les teintes générales de la pièce.

Quant à celles-ci — je parle principalement des tentures, des rideaux et des tapis — elles doivent être très douces.

Rien de violent. Des nuances tranquilles, amorties, presque sombres, de façon à ce que la table, les ornements, les personnes et surtout les toilettes soient bien mis en relief et se détachent en pleine lumière.

Ce sont là les saines traditions du vieil art décoratif français.

Ah ! la salle à manger, ce devrait être l'endroit le plus confortable et le plus choyé de la maison.

C'est là que s'exerce l'hospitalité la plus large et la plus intime ; et c'est là aussi la pièce de famille par excellence, celle où l'on vit le plus de la vie domestique.

Comme je regrette la salle à manger d'autrefois !

Je la vois d'ici.

C'était l'endroit de la causerie, de la lecture, des petits travaux du ménage, des amusements d'intérieur.

Grand papa ou grand'maman y avaient leurs bergères.

La nappe enlevée, on entourait la table.

Le père lisait son journal, la mère et la fille se penchaient sur leur tricot ou leur broderie, bébé bâtissait un château de cartes, tandis que le frère aîné piochait son devoir.

Et la lampe jetait sa lueur calme et douce sur cette scène de paix intime et de réel bonheur familial !

Aujourd'hui, notre nouvelle manière de construire — à Montréal surtout — a détruit tout cela.

On a relégué presque partout la salle à manger dans un sous-sol, la plupart du temps bas et mal éclairé, où chacun n'apparaît qu'à l'heure des repas.

Aussi, après le dîner, les enfants montent à la nursery, la mère s'enferme dans sa chambre, la jeune fille se met au piano, et le père gagne sa bibliothèque ou son club.

Adieu la soirée de famille !

Oh ! la bonne salle à manger d'autrefois !

Conservez-la bien, ceux qui l'ont encore.

LOUIS FRÉCHETTE.

HORS DU CANADA

THERMIDOR — LEO DELIBES

PARIS, 31 Janvier 1891.

MON CHER DIRECTEUR,

De quoi vous parler aujourd'hui si ce n'est de *Thermidor*, drame en cinq actes de Victorien Sardou. Comme toute œuvre théâtrale qui touche à l'histoire contemporaine, et par suite tombe sur un parti pour en exalter un autre, *Thermidor* a, dès son apparition, excité les passions politiques. Se mêlant avec la vertu contre le crime, avec les victimes contre les bourreaux, la pièce a soulevé les colères des uns et les bravos enthousiastes des autres. De là tumulte, désordre dans la salle de la Comédie-Française, se continuant et s'aggravant même dans la rue, et allant jusqu'à troubler la tranquillité publique.

À la Chambre des députés, on ne se préoccupait plus que de l'œuvre nouvelle. Dans les couloirs, les honorables s'abordaient en se disant : " Êtes-vous pour *Thermidor* ? "

Les discussions devenaient aigres ; les gifles et les coups de poings étaient dans l'air.

On parlait d'interpeller le ministère et de faire une grosse affaire de la représentation de cette pièce, quand soudain on annonce que le ministre de l'intérieur vient d'interdire les représentations de *Thermidor*, comme *troublant la paix publique*.

Loin de calmer les esprits, cette nouvelle les excite de

plus belle, et plusieurs députés déclarent qu'ils vont demander compte au ministre de cette interdiction qui porte atteinte à *la liberté de la pensée et de l'art dramatique*.

Le résultat de cette agitation, de ce bruit, de ces déchaînements de colères, c'est que *Thermidor* va être porté en Belgique. Là, sur le théâtre de Bruxelles, si hospitalier aux œuvres françaises, la pièce de Sardou va retrouver le grand succès de la première représentation.

Car, au cours de cette mémorable soirée, nous avons tous pu constater l'émotion profonde dont, à diverses reprises, ont été agités les spectateurs, autant par la puissance avec laquelle l'auteur a ressuscité le passé et donné la vie aux personnages, que par l'habileté et le talent des interprètes.

Il faut remonter, dans la carrière de M. Sardou, aux grands succès de *Patric* et de *la Haine* pour y retrouver une victoire analogue à celle qu'il vient de remporter. La critique, qui n'est jamais au dépourvu, a bien fait ressortir, et avec raison, le côté un peu trop mélodramatique de *Thermidor*. Mais pouvait-il en être autrement, étant donnée l'époque choisie par l'auteur ; il n'était pas bien facile, sinon impossible, de ne pas tomber parfois dans le mélodrame en voulant donner toutes les illusions de la vie pendant cette époque si éminemment dramatique.

Thermidor n'est pas né d'hier. M. Sardou l'avait en portefeuille depuis plus de vingt-cinq ans. Cette pièce, écrite en 1865, sous le titre : *La Dernière Charrette*, était alors destinée au théâtre de la Gaîté. Mais la censure impériale fit comprendre à son auteur qu'elle n'en autoriserait pas la représentation ; il dut donc renoncer à son idée. Il y a deux ans, M. Sardou voulant écrire un rôle pour Coquelin aîné, qui l'aurait joué à la Porte-Saint-Martin, reprit son idée première. Mais M. Coquelin étant rentré à la Comédie-Française, la pièce l'y a suivi avec son nouveau titre : *Thermidor*.

Et M. Coquelin a eu bien raison de se faire suivre par cette pièce, car elle lui a procuré un de ses plus beaux triomphes. Chargé du principal rôle — celui de l'acteur Labussière — rôle spécialement écrit pour lui, il a prouvé qu'il était de taille à en porter victorieusement l'écrasant fardeau, et cette soirée a été pour lui une longue et splendide ovation.

Ce n'est pas ce grand fait historique si émouvant : la chute de Robespierre, le Thermidor, que M. Sardou a voulu représenter, mais un de ces épisodes intimes qui gravitent autour des grands faits de notre histoire.

L'acteur Labussière s'était aperçu que le terrible Fouquier-Tinville, en entrant chaque matin dans son cabinet, prenait dans un carton les dossiers des suspects détenus dans les prisons de Paris. C'était la tournée quotidienne du tribunal révolutionnaire, ou plutôt la tournée quotidienne de la guillotine. Malgré les plus grands dangers, au péril même de sa vie, Labussière détruisait les dossiers de ses camarades que le comité du Salut Public avait arrêtés, et que le tribunal aurait certainement envoyés à l'échafaud. C'est ce dévouement si courageux qui a inspiré le drame de M. Sardou.

À côté de M. Coquelin, dont j'ai déjà noté l'éclatant succès, il faut citer M. Marcier, tout-à-fait remarquable.

Melle Bartet, dans un rôle d'émotion et d'at tendrissment

a été, comme toujours d'ailleurs, la comédienne la plus accomplie de notre temps.

* * *

L'école musicale française vient de faire une perte cruelle par la mort de Léo Délibes, arrivée ces jours derniers. Aussi ses obsèques avaient attiré une affluence telle qu'on en voit bien rarement, même pour un homme public des plus populaires.

Les débuts de Délibes furent des plus pénibles. A quinze ans, Délibes, déjà enfant prodige, mais vivant à un foyer plus que modeste, donnait pour vivre des leçons de piano qui lui étaient payées dix sous la séance, et il n'avait guère au commencement que trois leçons par jour. Aussi quelle joie fut la sienne un beau matin où le père d'un élève, content des progrès de son fils, ajouta spontanément aux dix sous la redevance d'une brioche quotidienne. A partir de ce jour-là le petit professeur a pu économiser les frais d'un déjeuner qu'il remplaça par le goûter.

De ces épreuves, Délibes n'avait conservé ni amertume, ni misanthropie. Personne n'a été moins que lui accessible à l'envie et à ces mauvais sentiments qu'éveillent quelquefois dans les âmes faibles les succès des concurrents.

Léo Délibes laisse inachevée une œuvre, *Kassia*, qu'il destinait à l'Opéra-Comique. Cet opéra est terminé dans sa partie lyrique, et l'orchestration elle-même est achevée pour moitié. Mais le dernier acte de *Kassia* a été fait au moment où Délibes éprouvait déjà les atteintes du mal qui devait l'emporter, et l'on se demande s'il n'y aura pas lieu à un travail de révision destiné à mettre en harmonie ce dernier acte avec les parties d'une œuvre qu'on dit très belle.

On n'a pas assez dit, ce me semble, ce que perd la musique française en perdant Léo Délibes. C'était un des derniers fidèles d'un culte honni aujourd'hui. Il croyait encore, lui, à la musique musicale, à l'idée mélodique. Et comme il pouvait en même temps prouver aux savants du dièse et du bémol qu'il avait autant de science qu'eux, on n'osait pas, par exception, contester à celui-là le droit d'écrire des œuvres exquises en même temps qu'irréprochables au point de vue de la facture.

Et il nous donnait *Sylvia*, *la Source*, *Coppélia*, *Lakmé*..... Il allait nous donner *Kassia*.

Délibes retenait l'école française sur la pente du Wagnerisme; lui mort, qui va prendre sa place et empêcher notre école de se dénationaliser en perdant ses qualités qui lui donnent sa véritable originalité et sa puissance?

MARCEL B.

DES EXEMPTIONS DE TAXE

Il y a quelques années les principaux libraires de notre ville adressèrent à Mgr l'Archevêque une pétition pour lui signaler les graves dommages que leur causait la concurrence qui leur était faite par certaines communautés religieuses.

Cette pétition n'eut aucun résultat, et depuis lors le mal signalé par ces libraires a augmenté et s'est généralisé.

Ce ne sont plus seulement, en effet, les libraires et les

imprimeurs qui se plaignent et qui souffrent aujourd'hui de cette concurrence, mais bien, à peu près, tous les industriels de notre ville.

Libraires, imprimeurs, fabricants de meubles, fabricants de chaussures, menuisiers, serruriers, etc., etc., sont tous atteints par la concurrence faite par les communautés religieuses, et éprouvent tous des pertes et des dommages sérieux. La lutte qu'ils sont obligés de soutenir devient tous les jours plus ardue et plus périlleuse. Et il ne peut en être autrement quand une lutte se fait dans des conditions si inégales.

Nos industriels ont tous à faire face à des frais généraux considérables, ont à supporter des taxes d'affaires et des taxes municipales très lourdes, ont à payer des salaires élevés, et doivent retirer un certain bénéfice de l'argent qu'ils ont engagé dans leur industrie.

Les communautés qui font du commerce sont, elles, dans une situation bien meilleure. Elles ne payent aucune taxe, ni taxes d'affaires, ni taxes municipales, les ouvriers qu'elles emploient n'ont que des salaires très bas, et souvent pas du tout; de plus, par l'intérêt qu'elles savent inspirer à notre population, elles ont vite acquis une nombreuse clientèle.

Par toutes ces raisons, ces communautés peuvent mettre sur les marchés leurs produits à des prix bien inférieurs à ceux des industriels.

Ceux-ci luttent le plus qu'ils peuvent. Mais comme ils ne sauraient, sans risquer de se ruiner, abaisser leurs prix au niveau des prix des objets fabriqués par les communautés, ils voient peu à peu leurs clients les abandonner, et leurs affaires décroître rapidement.

Que doivent-ils faire alors, s'ils sont sages et prudents? Restreindre leur fabrication, et renvoyer un grand nombre de leurs ouvriers auxquels ils n'ont plus d'ouvrage à donner.

Voilà donc de nombreux travailleurs sur le pavé. Et il leur sera très difficile de trouver de nouveau du travail, car toutes les maisons subissant la même concurrence que celle dont ils sortent ont toutes plus d'ouvriers que d'ouvrage.

La concurrence des communautés religieuses qui font du commerce a donc de très graves conséquences et pour le patron et pour l'ouvrier.

Pour le patron, elle peut, dans un délai assez court, lui faire perdre beaucoup d'argent, se ruiner même. Pour l'ouvrier, elle le prive de travail, et est la cause de ces chômages souvent prolongés, qui portent le désespoir et la faim dans un si grand nombre de familles.

Nous savons que ces communautés ont de bonnes raisons à donner pour agir comme elles agissent; que c'est dans un but et dans des intentions de charité qu'elles se sont faites commerçantes.

Mais pour si bonnes que soient ces raisons, pour si charitables que puissent être leurs intentions, le mal qu'elles font à nos commerçants, les pertes qu'elles leur font subir, les chômages qu'elles causent à nos ouvriers, n'en existent pas moins, et n'en sont pas moins tristes et désastreux.

C'est un état de choses douloureux et qui s'aggrave tous les jours. Les plaintes s'entendent de tous côtés, les récriminations s'accroissent, les souffrances augmentent, en

raison de l'augmentation du nombre de communautés qui se livrent au commerce.

Aussi ne faut-il pas s'étonner si la plupart de nos concitoyens demandent que les communautés soient traitées comme tout le monde, et qu'elles soient ramenées au droit commun. Puisque, dit-on, elles veulent faire du commerce pour en retirer des bénéfices, qu'elles supportent les mêmes charges que les commerçants auxquels elles font une si terrible concurrence. Qu'elles payent comme eux les taxes d'affaires et les taxes municipales, et que ce système d'exemption qui a pu être justifiable autrefois, aille enfin rejoindre les vieilles lunes.

NOS INDUSTRIELS

LES PIANOS CANADIENS

"Chacun parle de ce qu'il aime," c'est un ancien proverbe. Il est aussi vrai de dire que chaque marchandante sa marchandise, car c'est un fait connu de tout le monde.

Mais aucun manufacturier de pianos n'a peut-être raison de vanter les instruments qu'il produit autant que notre compatriote M. Thos. F. G. Foisy.

Homme énergique et entreprenant, sachant s'assurer les services d'ouvriers possédant une grande expérience, et n'employant que des matériaux de choix, M. Foisy ne peut offrir en vente que des instruments de première classe.

Propriétaire d'une immense manufacture située à Ste. Thérèse, M. Foisy est en état de vendre à bien meilleur marché que les marchands qui ont des droits considérables à payer pour l'importation de leurs pianos.

Les clients de la "Maison Foisy" sont certains de rencontrer, dans les instruments qu'ils se procurent, toutes les qualités qui distinguent un bon piano : planche sonore de qualité supérieure, marteaux en chamois d'un grand fini, cordes métalliques choisies avec soin, pédales répondant à ce qu'on attend d'elles, action facile, et enfin son admirablement équilibré.

Il arrive parfois, trop souvent même, qu'il y ait disproportion, manque d'équilibre entre la partie haute et la partie basse du piano; que la haute, par exemple, soit trop aigue, trop criarde, et la basse trop sourde, trop caverneuse.

Mais dans les pianos qui nous occupent dans cet article, tout est calculé de manière à obtenir un équilibre parfait entre les deux parties, et à faire entendre à l'oreille la plus difficile des sons d'une harmonie irréprochable.

Allez donc faire une visite aux magasins de M. Foisy, 423 rue St. Laurent, et vous n'aurez que l'embarras du choix, en vous voyant au milieu d'une collection de splendides pianos, comme on en voit peu à Montréal.

Nous avons de plus constaté que ces instruments sont vendus à des prix qui défient toute compétition.

En ce temps-là, Mme Stoltz faisait la pluie et le beau temps à l'opéra; elle était la directrice du directeur. A toutes ses qualités elle joignait le vilain défaut de la jalousie; tout succès obtenu par ses camarades lui était odieux et

lui causait de terribles attaques de nerfs très redoutées de tout le monde. Grande était donc l'anxiété de tout le personnel de l'opéra après une répétition de la *ne de Chypre*, pendant laquelle Duprez et Barroilhet avaient eu un succès énorme dans le fameux duo: "*Triste exilé.*"

Que va dire Stoltz, quelle scène va-t-elle faire? se disait-on. Elle est capable de ne pas vouloir chanter. On ne savait comment tourner la difficulté, et de quelle manière sortir de ce mauvais pas.

En ce moment se présente l'habilleuse de la *diva*. "Calmez-vous, dit-elle, je réponds de tout. Je tiendrai si longtemps Mme Stoltz à essayer et à ajuster ses costumes qu'on pourra répéter le duo sans qu'elle l'entende."

Il fut fait, comme avait dit la camériste. Rosine Stoltz ne connut le magnifique duo que le soir de la première représentation; mais il était trop tard pour rien faire.

Mais que de larmes, quelle rage, quelle fureur; c'est le directeur qui paya les pots cassés. Il lui en coûta, dit-on, un superbe bracelet.

DEBUTS DE M. JEAN COQUELIN

(Racontés par lui-même sur un air connu)

Qui qui m'a donné le jour?
C'est mon père!
Qui qui n'a jamais fait four?
C'est mon père!
Qui qui m'a montré son art?
C'est mon père!
C'est bien gentil de la part
De mon père!
J'ai les regard et les yeux
De mon père!
J'ai l'organe si joyeux
De mon père!
J'ai la gaieté, le débit,
De mon père!
Quand on me voit, chacun dit:
"C'est son père!"
J'étais émotionné,
Mais mon père
M'a dit: "Va! fais Gros-Réné!
— Oui, mon père!

— Mascarille ce sera
Ton cher père,
Et tout très bien marchera.
— Bien, mon père!"
Ah! comme il avait raison,
Ce bon père!
Hier soir, dans la maison
De...mon père,
Chacun, subissant la loi
De mon père,
Fut très chaleureux pour moi,
Et mon père,
Celui que j'veux imiter,
C'est mon père!
Car un fils doit hériter
De son père!
Aussi, j'débuse aux Français
Près d'mon père,
Et j'aurai beaucoup d'succès,
Comm' mon père!

NOUVELLES

L'ATTAQUE DU MOULIN

La nuit précédente, un peu avant le jour, il y avait eu une alerte. Les habitants s'étaient réveillés, en entendant un grand bruit d'hommes sur la route. Les femmes déjà se jetaient à genoux et faisaient des signes de croix, lorsqu'on avait reconnu des pantalons rouges, en entr'ouvrant prudemment les fenêtres. C'était un détachement français. Le capitaine avait tout de suite demandé le maire du pays, et il était resté au moulin, après avoir causé au père Merlier.

Le soleil se levait gaiement, ce jour-là. Il faisait chaud à midi. Sur les bois, une clarté blonde flottait, tandis que, dans les fonds, au-dessus des prairies, montaient des vapeurs blanches. Le village, propre et joli, s'éveillait dans la fraîcheur, et la campagne, avec sa rivière et ses fontaines, avait des grâces mouillées de bouquet. Mais cette belle journée ne faisait rire personne. On venait de voir le capitaine tourner autour du moulin, regarder les maisons voisines, passer de l'autre côté de la Morelle, et de là étudier le pays avec une lorgnette ; le père Merlier, qui l'accompagnait, semblait donner des explications. Puis, le capitaine avait posté des soldats derrière des murs, derrière des arbres, dans des trous. Le gros du détachement campait dans la cour du moulin. On allait donc se battre ? Et quand le père Merlier revint, on l'interrogea. Il fit un long signe de tête sans parler.

Françoise et Dominique étaient là, dans la cour, qui le regardaient. Il finit par ôter la pipe de sa bouche, et dit cette simple phrase :

— Ah ! mes pauvres petits, ce n'est pas demain que je vous marierai !

Dominique, les lèvres serrées, avec un pli de colère au front, se haussait parfois, restait les yeux fixés sur le bois de Gagny, comme s'il eut voulu voir arriver les Prussiens. Françoise, très pâle, sérieuse, allait et venait, fournissant aux soldats ce dont ils avaient besoin. Ils faisaient la soupe dans un coin de la cour, et plaisantaient, en attendant de manger.

Cependant, le capitaine paraissait ravi. Il avait visité les chambres et la grande salle du moulin donnant sur la rivière. Maintenant, assis près du puits, il causait avec le père Merlier.

— Vous avez là une vraie forteresse, disait-il. Nous tiendrons bien jusqu'à ce soir... Les bandits sont en retard ils devaient être ici.

Le meunier restait grave. Il voyait son moulin flamber comme une torche. Mais il ne se plaignait pas, jugeant cela inutile. Il ouvrit seulement la bouche pour dire :

— Vous devriez faire cacher la barque derrière la roue. Il y a un trou où elle tient... Peut-être qu'elle pourra servir.

Le capitaine donna un ordre. Ce capitaine était un bel homme d'une quarantaine d'années, grand et de figure aimable. La vue de Françoise et de Dominique semblait le réjouir. Il s'occupait d'eux comme s'il avait oublié la lutte prochaine. Il suivit Françoise des yeux, et son air disait clairement qu'il la trouvait charmante. Puis, se tournant vers Dominique :

— Vous n'êtes donc pas à l'armée, mon garçon ? lui demanda-t-il brusquement.

— Je suis étranger, répondit le jeune homme.

Le capitaine parut goûter médiocrement cette raison. Il cligna les yeux et sourit. Françoise était plus agréable à fréquenter que le canon. Alors, en le voyant sourire, Dominique ajouta :

— Je suis étranger, mais je loge une balle dans une

poignée à cinq cents mètres... Tenez, mon fusil de chasse est là, derrière vous.

— Il pourra vous servir, répliqua simplement le capitaine.

Françoise s'était approchée, un peu tremblante. Et, sans se soucier du monde qui était là, Dominique prit et serra dans les siennes les deux mains qu'elle lui tendait, comme pour se mettre sous sa protection. Le capitaine avait souri de nouveau, mais il n'ajouta pas une parole. Il demeurait assis, son épée entre les jambes, les yeux perdus, paraissant rêver.

Il était déjà dix heures. La chaleur devenait très forte. Un lourd silence se faisait. Dans la cour, à l'ombre des hangars, les soldats s'étaient mis à manger la soupe. Aucun bruit ne venait du village, dont les habitants avaient tous barricadé leurs maisons, portes et fenêtres. Un chien, resté seul sur la route, hurlait. Des bois et des prairies voisines, pâmés par la chaleur, sortait une voix lointaine, prolongée, faite de tous les souffles éparés. Un concou chant. Puis, le silence s'élargit encore.

Et, dans cet air endormi, brusquement, un coup de feu éclata.

Le capitaine se leva brusquement, les soldats lâchèrent leurs assiettes de soupe, encore à moitié pleines. En quelques secondes, tous furent à leur poste de combat ; de bas en haut le moulin se trouvait occupé. Cependant, le capitaine, qui s'était porté sur la route, n'avait rien vu ; à droite et à gauche, la route s'étendait, vide et toute blanche. Un deuxième coup de feu se fit entendre, et toujours pas une ombre. Mais, en se retournant, il aperçut du côté de Gagny, entre deux arbres, un léger flocon de fumée qui s'envolait pareil à un fil de la Vierge. Le bois restait profond et doux.

— Les gredins se sont jetés dans la forêt, murmura-t-il. Ils nous savent ici.

Alors, la fusillade continua, de plus en plus nourrie, entre les soldats français, postés autour du moulin, et les Prussiens, cachés derrière les arbres. Les balles sifflaient au-dessus de la Morelle, sans causer de pertes ni d'un côté ni de l'autre. Les coups étaient irréguliers, partaient de chaque buisson ; et l'on n'apercevait toujours que les petites fumées, balancées mollement par le vent. Cela dura près de deux heures. L'officier chantonnait d'un air indifférent. Françoise et Dominique, qui étaient restées dans la cour, se haussaient et regardaient pardessus une muraille basse. Ils s'intéressaient surtout à un petit soldat, posté au bord de la Morelle, derrière la carcasse d'un vieux bateau ; il était à plat ventre, guettait, lâchait son coup de feu, puis se laissait glisser dans un fossé, un peu en arrière, pour recharger son fusil ; et ses mouvements étaient si drôles, si rusés, si souples, qu'on se laissait aller à sourire en le voyant. Il dut apercevoir quelque tête de Prussien, car il se leva vivement et épaula ; mais, avant qu'il eût tiré, il jeta un cri, tourna sur lui-même et roula dans le fossé, où ses jambes eurent un instant le roidissement convulsif des pattes d'un poulet qu'on égorge. Le petit soldat venait de recevoir une balle en pleine poitrine. C'était le premier mort. Instinctivement, Françoise avait saisi la main de Dominique et la lui serra dans une crispation nerveuse.

— Ne restez pas là, dit le capitaine. Les balles viennent jusqu'ici.

En effet, un petit coup sec s'était fait entendre dans le vieil orme, et un bout de branche tombait en se balançant. Mais les deux jeunes gens ne bougèrent pas, cloués par l'anxiété du spectacle. A la lisière du bois, un Prussien était brusquement sorti de derrière un arbre comme d'une coulisse, battant l'air de ses bras et tombant à la renverse. Et rien ne bougea plus, les deux morts semblaient dormir

au grand soleil ; on ne voyait toujours personne dans la campagne alourdie. Le pétilllement de la fusillade lui-même cessa. Seule, la Morelle chuchotait avec son bruit clair.

Le père Merlier regarda le capitaine d'un air de surprise, comme pour lui demander si c'était fini.

— Voilà le grand coup, murmura celui-ci. Méfiez-vous. Ne restez pas là.

Il n'avait pas achevé qu'une décharge effroyable eut lieu. Le grand orme fut comme fauché, une volée de feuilles tournoya. Les Prussiens avaient heureusement tiré trop haut. Dominique entraîna, emporta presque Françoise, tandis que le père Merlier les suivait, en criant :

— Mettez-vous dans le petit caveau, les murs sont solides.

Mais ils ne l'écoutèrent pas ; ils entrèrent dans la grande salle, où une dizaine de soldats attendaient en silence, les volets fermés, guettant par les fentes. Le capitaine était resté seul dans la cour, accroupi derrière la petite muraille, pendant que les décharges furieuses continuaient. Au dehors, les soldats qu'il avait postés ne cédaient le terrain que pied à pied. Pourtant, ils rentraient un à un en rampant, quand l'ennemi les avait délogés de leur cachettes. Leur consigne était de gagner du temps, de ne point se montrer, pour que les Prussiens ne pussent savoir quelles forces ils avaient devant eux. Une heure encore s'écoula. Et comme un sergent arriva, disant qu'il n'y avait plus dehors que deux ou trois hommes, l'officier tira sa montre en murmurant :

— Deux heures et demie... Allons, il faut tenir quatre heures.

Il fit fermer le grand portail de la cour, et tout fut préparé pour une résistance énergique. Comme les Prussiens se trouvaient de l'autre côté de la Morelle, un assaut immédiat n'était pas à craindre. Il y avait bien un pont à deux kilomètres, mais ils ignoraient sans doute son existence, et il était peu croyable qu'ils tenteraient de passer à gué la rivière. L'officier fit donc simplement surveiller la route. Tout l'effort allait porter du côté de la campagne.

La fusillade, de nouveau, avait cessé. Le moulin semblait mort sous le grand soleil. Pas un volet n'était ouvert, aucun bruit ne sortait de l'intérieur. Peu à peu, cependant, les Prussiens se montraient à la lisière du bois de Gagny. Ils allongeaient la tête, s'enhardissaient. Dans le moulin, plusieurs soldats épaulaient déjà, mais le capitaine cria :

— Non, non, attendez... Laissez-les s'approcher.

Ils mirent beaucoup de prudence, regardèrent le moulin d'un air méfiant. Cette vieille demeure silencieuse et morne, avec ses rideaux de lierre, les inquiétait. Pourtant ils avançaient. Quand ils furent une cinquantaine dans la prairie, en face, l'officier dit un seul mot :

— Allez !

Un déchirement se fit entendre, des coups isolés suivirent. Françoise, agitée d'un tremblement, avait porté malgré elle les mains à ses oreilles. Dominique, derrière les soldats, regardait, et quand la fumée se fut un peu dissipée, il aperçut trois Prussiens étendus sur le dos au milieu du pré. Les autres s'étaient jetés derrière les saules et les peupliers. Et le siège commença.

Pendant plus d'une heure le moulin fut criblé de balles. Elles en foudroyaient les vieux murs comme une grêle. Lorsqu'elles frappaient sur de la pierre, on les entendait s'écraser et retomber à l'eau. Dans le bois, elles s'enfonçaient avec un bruit sourd. Parfois un craquement annonçait que la roue venait d'être touchée. Les soldats, à l'intérieur, ménageaient leurs coups, ne tiraient que lorsqu'ils pouvaient viser. De temps à autre, le capitaine consultait sa montre. Et, comme une balle fendait un volet et allait se loger dans le plancher :

— Quatre heures, murmura-t-il. Nous ne tiendrons jamais.

Peu à peu, en effet, cette fusillade terrible ébranlait le

vieux moulin. Un volet tomba à l'eau, troué comme une dentelle, et il fallut le remplacer par un matelas. Le père Merlier, à chaque instant, s'exposait pour constater les avaries de sa pauvre roue, dont les craquements lui allaient au cœur. Elle était bien finie, cette fois ; jamais il ne pourrait la raccommoier. Dominique avait supplié Françoise de se retirer, mais elle voulait rester avec lui ; elle s'était assise derrière une grande armoire de chêne, qui la protégeait. Une balle pourtant arriva dans l'armoire, dont les flancs rendirent un son grave. Alors Dominique se plaça devant Françoise. Il n'avait pas encore tiré, il tenait son fusil à la main, ne pouvant approcher des fenêtres, dont les soldats tenaient toute la largeur. A chaque décharge le plancher tressaillait.

— Attention ! attention ! cria tout d'un coup le capitaine.

Il venait de voir sortir du bois tout une masse sombre. Aussitôt s'ouvrit un formidable feu de peloton. Ce fut comme une trombe qui passa sur le moulin. Un autre volet partit, et par l'ouverture béante de la fenêtre, les balles entrèrent. Deux soldats roulèrent sur le carreau. L'un ne remua plus ; on le poussa contre le mur, parce qu'il encombraient. L'autre se tordit en demandant qu'on l'achevât ; mais on ne l'écoutait point, les balles entraient toujours, chacun se gara et tâchait de trouver une meurtrière pour riposter. Un troisième soldat fut blessé ; celui-ci ne dit pas une parole, il se laissa couler au bord d'une table, avec des yeux fixes et hagards. En face de ces morts, Françoise, prise d'horreur, avait repoussé machinalement sa chaise, pour s'asseoir à terre, contre le mur ; elle se croyait là plus petite et moins en danger. Cependant on était allé prendre tous les matelas de la maison, on avait rebouché à moitié la fenêtre. La salle s'emplissait de débris, d'armes rompues, de meubles éventrés.

— Cinq heures, dit le capitaine. Tenez bon... Ils vont chercher à passer l'eau.

A ce moment, Françoise poussa un cri. Une balle, qui avait ricoché, venait de lui effleurer le front. Quelques gouttes de sang parurent. Dominique la regarda ; puis, s'approchant de la fenêtre, il lâcha son premier coup de feu, et il ne s'arrêta plus. Il chargeait, tirait, sans s'occuper de ce qui se passait près de lui ; de temps à autre, seulement, il jetait un coup d'œil sur Françoise. D'ailleurs, il ne se pressait pas, visait avec soin. Les Prussiens, longeant les peupliers, tenaient le passage de la Morelle, comme le capitaine l'avait prévu ; mais, dès qu'un d'entre eux se hasardait, il tombait frappé à la tête par une balle de Dominique. Le capitaine suivait ce jeu, était émerveillé. Il complimenta le jeune homme, en lui disant qu'il serait heureux d'avoir beaucoup de tireurs de sa force. Dominique ne l'entendait pas. Une balle lui entama l'épaule, une autre lui contusionna le bras. Et il tirait toujours.

Il y eut deux nouveaux morts. Les matelas, déchiquetés, ne bouchaient plus les fenêtres. Une dernière décharge semblait devoir emporter le moulin. La position n'était plus tenable. Cependant l'officier répétait :

— Tenez bon... Encore une demi-heure.

Maintenant, il comptait les minutes. Il avait promis à ses chefs d'arrêter l'ennemi là jusqu'au soir, et il n'aurait pas reculé d'une semelle avant l'heure qu'il avait fixée pour la retraite. Il gardait son air aimable, souriait à Françoise afin de la rassurer. Lui-même venait de ramasser le fusil d'un soldat mort et faisait le coup de feu.

Il n'y avait plus que quatre soldats dans la salle. Les Prussiens se montraient en masse sur l'autre bord de la Morelle, et il était évident qu'ils allaient passer la rivière d'un moment à l'autre. Quelques minutes s'écoulèrent encore. Le capitaine s'ennuyait, ne voulant pas donner l'ordre de la retraite, lorsqu'un sergent accourut, en disant :

— Ils sont sur la route, ils vont nous prendre par derrière.

Les Prussiens devaient avoir trouvé le pont. Le capitaine tira sa montre.

— Encore cinq minutes, dit-il. Ils ne seront pas ici avant cinq minutes.

Puis, à six heures précises, il consentit enfin à faire sortir ses hommes par une petite porte qui donnait sur une ruelle. De là, ils se jetèrent dans un fossé, ils gagnèrent la forêt de Sauval. Le capitaine avait, avant de partir, salué très poliment le père Merlier, en s'excusant. Et il avait même ajouté :

— Amusez-les... Nous reviendrons.

Cependant, Dominique était resté seul dans la salle. Il tiraît toujours, n'entendant rien, ne comprenant rien. Il n'éprouvait que le besoin de défendre Françoise. Les soldats étaient partis, sans qu'il s'en doutât le moins du monde. Il visait et tuait son homme à chaque coup. Brusquement il y eut un grand bruit. Les Prussiens, par derrière, venaient d'envahir la cour ; il lâcha son dernier coup, et ils tombèrent sur lui comme son fusil fumait encore. Quatre hommes le tenaient. D'autres vociféraient autour de lui dans une langue effroyable. Ils faillirent l'égorger tout de suite. Françoise s'était jetée en avant, suppliante. Mais un officier entra et se fit remettre le prisonnier. Après quelques phrases qu'il échangea en allemand avec ses soldats, il se tourna vers Dominique et lui dit rudement, en très bon français :

— Vous serez fusillé dans deux heures.

III

C'était une règle posée par l'état-major allemand : tout Français n'appartenant pas à l'armée régulière et pris les armes à la main devait être fusillé. Les compagnies franches elles-mêmes n'étaient pas reconnues comme belligérantes. En faisant ainsi de terribles exemples sur les paysans qui défendaient leurs foyers, les Allemands voulaient empêcher la levée en masse, qu'ils redoutaient.

L'officier, un grand homme sec, d'une cinquantaine d'années, fit subir à Dominique un bref interrogatoire. Bien qu'il parlât le français très purement, il avait une raideur toute prussienne.

— Vous êtes de ce pays ?

— Non, je suis belge.

— Pourquoi avez-vous pris les armes?... Tout ceci ne doit pas vous regarder.

Dominique ne répondit pas. A ce moment, l'officier aperçut Françoise debout et très pâle, qui écoutait ; sur son front blanc, sa légère blessure mettait une barre rouge. Il regarda les jeunes gens l'un après l'autre, parut comprendre, et se contenta d'ajouter :

— Vous ne niez pas avoir tiré ?

— J'ai tiré tant que j'ai pu, répondit tranquillement Dominique.

Cet aveu était inutile, car il était noir de poudre, couvert de sueur, taché de quelques gouttes de sang qui avaient coulé de l'échafaud de son épaule.

— C'est bien, répéta l'officier. Vous serez fusillé dans deux heures.

Françoise ne cria pas. Elle joignit les mains et les éleva dans un geste de muet désespoir. L'officier remarqua ce geste. Deux soldats avaient emmené Dominique dans une pièce voisine, où ils devaient le garder à vue. La jeune fille était tombée sur une chaise, les jambes brisées ; elle ne pouvait pleurer, elle étouffait. Cependant, l'officier l'examina toujours. Il finit par lui adresser la parole :

— Ce garçon est votre frère ? demanda-t-il.

Elle dit non de la tête. Il resta raide, sans un soufrire. Puis au bout d'un silence :

— Il habite le pays depuis longtemps ?

Elle dit oui, d'un nouveau signe.

— Alors, il doit très bien connaître les bois voisins ?

Cette fois elle parla.

— Oui, monsieur, dit-elle, en le regardant avec quelque surprise.

Il n'ajouta rien et tourna sur ses talons, en demandant qu'on lui amenât le maire du village. Mais Françoise s'était levée, une légère rougeur au visage, croyant avoir saisi le but de ses questions et reprise d'espoir. Ce fut elle-même qui courut pour trouver son père.

Le père Merlier, dès que les coups de feu avaient cessé, était vivement descendu par la galerie de bois, pour visiter sa roue. Il adorait sa fille, il avait une solide amitié pour Dominique, son futur gendre ; mais sa roue tenait aussi une large place dans son cœur. Puisque les deux petits, comme il les appelait, étaient s'rtis sains et saufs de la bagarre, il songeait à une autre tendresse qui avait singulièrement souffert, celle-là. Et, penché sur la grande carcasse de bois, il en étudiait les blessures d'un air navré. Cinq palettes étaient en miettes, la charpente centrale était criblée. Il fourrait les doigts dans les trous des balles, pour en mesurer la profondeur ; il réfléchissait à la façon dont il pourrait réparer toutes ces avaries. Françoise le trouva qui bouchait des fentes avec des débris et de la mousse.

— Père, dit-elle, ils vous demandent.

Et elle pleura enfin, en lui contant ce qu'elle venait d'entendre. Le père Merlier hocha la tête. On ne fusillait pas les gens comme ça. Il fallait voir. Et il rentra dans le moulin, de son air silencieux et paisible. Quand l'officier lui eut demandé des vivres pour ses hommes, il répondit que les gens de Rocreuse n'étaient pas habitués à être brutalisés, et qu'on n'obtiendrait rien d'eux si l'on employait la violence. Il se chargeait de tout, mais à la condition qu'on le laissât agir seul. L'officier parut se fâcher d'abord de ce ton tranquille ; puis il céda devant les paroles brèves et nettes du vieillard. Même il le rappela pour lui demander :

— Ces bois-là, en face, comment les nommez-vous ?

— Les bois de Sauval.

— Et quelle est leur étendue ?

Le meunier le regarda fixement.

— Je ne sais pas, répondit-il.

Et il s'éloigna. Une heure plus tard, la contribution de guerre en vivres et en argent, réclamée par l'officier, était dans la cour du moulin. La nuit venait, Françoise suivait avec anxiété les mouvements des soldats. Elle ne s'éloignait pas de la pièce dans laquelle était enfermé Dominique. Vers sept heures, elle eut une émotion poignante ; elle vit l'officier entrer chez le prisonnier, et, pendant un quart d'heure, elle entendit leurs voix qui s'élevaient. Un instant, l'officier reparut sur le seuil pour donner un ordre en allemand, qu'elle ne comprit pas ; mais lorsque douze hommes furent venus se ranger dans la cour, le fusil au bras, elle se sentit mourir. C'en était donc fait ; l'exécution allait avoir lieu. Les douze hommes restèrent là dix minutes, la voix de Dominique continuait à s'élever sur un ton de refus violent. Enfin l'officier sortit, en fermant brutalement la porte et en disant :

— C'est bien, réfléchissez... Je vous donne jusqu'à demain matin.

Et, d'un geste, il fit rompre les rangs aux douze hommes. Françoise restait hébétée. Le père Merlier, qui avait continué de fumer sa pipe, en regardant le peloton d'un air simplement curieux, vint la prendre par le bras, avec une douceur paternelle. Il l'emmena dans sa chambre.

— Tiens-toi tranquille, lui dit-il, tâche de dormir... Demain il fera jour, et nous verrons.

En se retirant, il l'enferma par prudence. Il avait pour principe que les femmes ne sont bonnes à rien, et qu'elles gâtent tout, lorsqu'elles s'occupent d'une affaire sérieuse. Cependant, Françoise ne se coucha pas. Elle demeura longtemps assise sur son lit, écoutant les rumeurs de la

maison. Les soldats allemands, campés dans la cour, chantaient et riaient; ils durent manger et boire jusqu'à onze heures, car le tapage ne cessa pas un instant. Dans le moulin même, des pas lourds résonnaient de temps à autre, sans doute des sentinelles qu'on relevait. Mais, ce qui l'intéressait surtout, c'étaient les bruits qu'elle pouvait saisir dans la pièce qui se trouvait sous sa chambre. Plusieurs fois elle se coucha par terre, elle appliqua son oreille contre le plancher. Cette pièce était justement celle où l'on avait enfermé Dominique. Il devait marcher du mur à la fenêtre, car elle entendit longtemps la cadence régulière de sa promenade; puis il se fit un grand silence, il était sans doute assis. D'ailleurs, les rumeurs cessaient, tout s'endormait. Quand la maison lui parut s'assoupir, elle ouvrit sa fenêtre le plus doucement possible, elle s'accouda.

Au dehors, la nuit avait une sérénité tiède. Le mince croissant de la lune, qui se couchait derrière les bois de Sauval, éclairait la campagne d'une lueur de veilleuse. L'ombre allongée des grands arbres barrant de noir les prairies, tandis que l'herbe, aux endroits découverts, prenait une douceur de velours verdâtre. Mais Françoise ne s'arrêtait guère au charme mystérieux de la nuit. Elle étudiait la campagne, cherchant les sentinelles que les Allemands avaient dû poster de ce côté. Elle voyait parfaitement leurs ombres s'échelonner le long de la Morelle. Une seule se trouvait devant le moulin, de l'autre côté de la rivière, près d'un saule dont les branches trempaient dans l'eau. Françoise la distinguait parfaitement. C'était un grand garçon qui se tenait immobile, la face tournée vers le ciel, de l'air rêveur d'un berger.

Alors, quand elle eut ainsi inspecté les lieux avec soin, elle revint s'asseoir sur son lit. Elle y resta une heure, profondément absorbée. Puis elle écouta de nouveau: la maison n'avait plus un souffle. Elle retourna à la fenêtre, jeta un coup d'œil; mais, sans doute, une des cornes de la lune, qui apparaissait encore derrière les arbres, lui parut gênante, car elle se remit à attendre. Enfin, l'heure lui sembla venue. La nuit était toute noire, elle n'apercevait plus la sentinelle en face, la campagne s'étalait comme une mare d'encre. Elle tendit l'oreille un instant et se décida. Il y avait là, passant près de la fenêtre, une échelle de fer, des barres scellées dans le mur qui montait de la roue au grenier, et qui servait autrefois aux meuniers pour visiter certains rouages; puis le mécanisme avait été modifié, depuis longtemps l'échelle disparaissait sous les lierres épais qui couvraient ce côté du moulin.

Françoise, bravement, enjamba la balustrade de sa fenêtre, saisit une des barres de fer, et se trouva dans le vide. Elle commença à descendre. Ses jupons l'embarraçaient beaucoup. Brusquement, une pierre se détacha de la muraille et tomba dans la Morelle avec un rejaillissement sonore. Elle s'était arrêtée, glacée d'un frisson. Mais elle comprit que la chute d'eau, de son ronflement continu, couvrait à distance tous les bruits qu'elle pouvait faire, et elle descendit alors plus hardiment, tâtant le lierre du pied, s'assurant des échelons. Lorsqu'elle fut à la hauteur de la chambre qui servait de prison à Dominique, elle s'arrêta. Une difficulté imprévue faillit lui faire perdre tout son courage: la fenêtre de la pièce du bas n'était pas régulièrement percée au dessous de la fenêtre de sa chambre, elle s'écartait de l'échelle, et lorsqu'elle allongea la main, elle ne rencontra que la muraille. Lui faudrait-il donc remonter sans pousser son projet jusqu'au bout? Ses bras se lassaient, le murmure de la Morelle, au dessous d'elle, commençait à lui donner des vertiges. Alors, elle arracha du mur de petits fragments de plâtre et les lança dans la fenêtre de Dominique. Il n'entendait pas, peut-être dormait-il. Elle émietta encore la muraille, elle s'accrochait les doigts. Et elle était à bout de force, elle se sentait tomber à la renverse, lorsque Dominique ouvrit enfin doucement.

— C'est moi, murmura-t-elle, prends-moi vite, je tombe. C'était la première fois qu'elle le tutoyait. Il la saisit, en se penchant, et l'apporta dans la chambre. Là, elle eut une crise de larmes, étouffant ses sanglots, pour qu'on ne l'entendit pas. Puis, par un effort suprême, elle se calma.

— Vous êtes gardé? demanda-t-elle à voix basse.

Dominique, encore stupéfait de la voir ainsi, fit un simple signe, en montrant sa porte. De l'autre côté, on entendait un ronflement; la sentinelle, cédant au sommeil, avait dû se coucher par terre, contre la porte, en se disant que, de cette façon, le prisonnier ne pouvait bouger.

— Il faut fuir, reprit-elle vivement. Je suis venue pour vous supplier de fuir et pour vous dire adieu.

Mais lui ne paraissait pas l'entendre. Il répétait:

— Comment, c'est vous, c'est vous... Oh! que vous m'avez fait peur! Vous pouviez vous tuer.

Il lui prit les mains, et les baisa.

— Que je vous aime, Françoise!... Vous êtes aussi courageuse que bonne. Je n'avais qu'une crainte, c'était de mourir sans vous avoir revue... Mais vous êtes là, et maintenant ils peuvent me fusiller, quand j'aurai passé un quart d'heure avec vous je serai prêt.

Peu à peu, il l'avait attirée à lui, et elle appuyait sa tête sur son épaule. Le danger les rapprochait. Ils oubliaient tout dans cette étreinte.

— Ah! Françoise, reprit Dominique d'une voix caressante, c'est aujourd'hui la Saint-Louis, le jour si longtemps attendu de notre mariage. Rien n'a pu nous séparer, puisque nous voilà tous les deux seuls, fidèles au rendez-vous... N'est-ce pas, c'est à cette heure le matin des noces?

— Oui, oui, répéta-t-elle, le matin des noces.

Ils échangèrent un baiser en frissonnant. Mais, tout d'un coup, elle se dégagea: la terrible réalité se dressait devant elle.

— Il faut fuir, il faut fuir, bégaya-t-elle. Ne perdons pas une minute.

Et comme il tendait les bras dans l'ombre pour la reprendre, elle le tutoya de nouveau:

— Oh! je t'en prie, écoute-moi... Si tu meurs, je mourrai. Dans une heure, il fera jour. Je veux que tu partes tout de suite.

Alors, rapidement, elle expliqua son plan. L'échelle de fer descendait jusqu'à la roue; là, il pourrait s'aider des palettes et entrer dans la barque qui se trouvait dans un enfoncement. Il lui serait facile ensuite de gagner l'autre bord de la rivière et de s'échapper.

— Mais il doit y avoir des sentinelles? dit-il.

— Une seule, au pied du premier saule.

— Et si elle m'aperçoit, si elle veut crier?

Françoise frissonna. Elle lui mit dans la main un couteau qu'elle avait descendu. Il y eut un silence.

— Et votre père, et vous? reprit Dominique. Mais non, je ne puis fuir... Quand je ne serai plus là, ces soldats vous massacreront peut-être... Vous ne les connaissez pas. Ils m'ont proposé de me faire grâce si je consentais à les guider dans la forêt de Sauval. Lorsqu'ils ne me trouveront plus, ils sont capables de tout.

La jeune fille ne s'arrêta pas à discuter. Elle répondait simplement à toutes les raisons qu'il donnait:

— Par amour pour moi, fuyez... Si vous m'aimez, Dominique, ne restez pas ici une minute de plus.

Puis, elle promit de remonter dans sa chambre. On ne saurait pas qu'elle l'avait aidé. Elle finit par le prendre dans ses bras, par l'embrasser pour le convaincre, avec un élan de passion extraordinaire. Lui, était vaincu. Il ne posa plus qu'une question.

EMILE ZOLA.

(A suivre.)

Ne grondez pas la cuisinière, mais achetez des
THÉS et des **CAFÉS** chez

EDMOND & BELHUMEUR.

Vous aurez pleine et entière satisfaction.

No. 144 RUE SAINT-LAURENT,

BÂTIMENT DRAPEAU & SAVIGNAC.

EMILE DEMERS +
—LIBRAIRE, PAPETIER—

Fournitures de Bureau.

1590 RUE NOTRE-DAME,
MONTREAL.

RENAUD, KING & PATTERSON

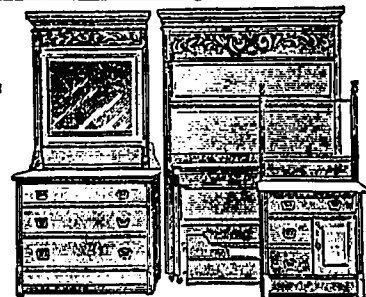
—FABRICANTS DE—

MEUBLES DE CHOIX ET DE LITERIE.

652 RUE CRAIG,
MONTREAL

IMPORTATEURS DE

Couchettes en cuivre et en fer, meubles
autrichiens en bois courbé et meubles
en rattan.



EDITEUR ET **EDMOND HARDY** IMPORTATEUR

Musique en feuilles, Partitions, Recueils de Melodies et Chansons,
d'Opéras, - **MONTREAL.**
1615 Rue Notre-Dame,

NOUVEAUTES MUSICALES,

MUSIQUE VOCALE.

Valse des Papillons (Vandergeten)...60 cts.
La môme à deux voix60 "
Santingo. Valse espagnole, (Corbin) pour
soprano et ténor..... 60 "
Poème des Souvenirs, recueil de 10 jolies
melodies pour chant et piano par E.
Weller.....\$1.00

MUSIQUE POUR PIANO.

Au Bonnet, (Giolard) 60 cts
Les Voix de la Cathédrale, fantaisie,
(Frisque).....60 "
Valse du Ballet Michel Strogoff (Gro-
gnant).....50 "
Roesignol et Fauvette, masurka de con-
cert, (Lahaye).....75 "

Exécuté chez EDMOND HARDY, marchand et importateur de Musique et d'Instruments. Seul
agent au Canada pour la célèbre maison Mahillon de Londres et Bruxelles. 1615, N.-D., Montréal.

Guide du Jeune Pianiste.

Classification Méthodique et graduée d'œuvres diverses pour Piano
et directions à l'usage des maîtres et des élèves, aussi qu'à toute personne
s'occupant d'éducation Musicale.

—PAR—
J. C. ESCHMANN,

Revue et augmentée par J. D. DUSSAULT,
ELEVE DE M. GIGOULT.

PRIX - - - - - 50 Cents.

Cet ouvrage sera adressé franc de port sur réception du prix marqué, par l'éditeur du
CANADA ARTISTIQUE.

F. ED. MELOCHE *

.. Ancien élève de M. N. BOURASSA, et
professeur à l'Ecole des Arts

ARTISTE - PEINTRE,

Décorations d'édifices publics : religieux et civils.

Résidence : 43 rue des Allemands.
Ateliers : 7 RUE STE-JULIE.

ALEXIS CONTANT,

Professeur de Piano.

28 RUE ST. ANDRÉ, **MONTREAL.**

A. J. H. ST. DENIS, L.L.B.,

—NOTAIRE.

No. 25 RUE ST. GABRIEL,
Rés. 1548 Ste. Catherine. **MONTREAL**
Bell Telephone 2650.

LUCIEN FAMELART

.. TAXIDERMISTE DE PARIS ..

539 RUE ST. URBAIN, MONTREAL.

LECONS DE TAXIDERMIE

Montage d'Oiseaux, Mammifères, Reptiles et Pois-
sons, Trophées de chasse. Montage de Bois de
Céris, de Chevreaux, de Caribous, d'Orignaux,
etc., Oiseaux pour Modes, Panoplies pour Salon,
Préparation et entretien de Collections pour
Musées Scolaires.

ARCHAMBAULT *

—Photographie Artistique

1662 RUE NOTRE-DAME,
MONTREAL.

Spécialité de portraits grandeur nature au pastel
et crayon.

Dr. J. G. A. GENDREAU
CHIRURGIEN-DENTISTE

20 RUE SAINT-LAURENT.

Extraction de dents sans douleurs. Dentiers
faits d'après les procédés les plus nouveaux.
Telephone Bell 2818.

J. A. DUQUETTE

PROFESSEUR DE VIOLON

334 - RUE CRAIG - 334

MONTREAL.

M. DUQUETTE donne des leçons de violon,
de solfège, d'accompagnement et de man-
doline.

JOSEPH FORTIER,

FABRICANT DE PAPIER.

256 et 258 rue St. Jacques,
MONTREAL.

Assortiment complet de fournitures de
bureau. Spécialité : Ouvrages fabriqués sur
commande.

J. V. THEORET

.. AGENT D'ASSURANCE ..

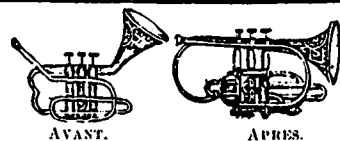
FEU, VIE ET ACCIDENTS.

ARGENT PRÊTÉ SUR IMMEUBLES.

PROPRIETES A VENDRE

349-RUE DELISLE-349

MONTREAL.



GEORGE VIOLLETTI

Fabricant et
Importateur **D'Instruments de Musique**

Harpes à vendre et réparations de toutes sortes.
1635 rue Notre-Dame, **MONTREAL.**

JOSEPH SAUCIER,

PROFESSEUR DE PIANO

Leçons à domicile. { 72 rue Vitro,
MONTREAL.